

Sur le vif

Auggie et Paul sont assis à la table de la cuisine ; des emballages ouverts de plats chinois à emporter ont été repoussés dans un coin de la table, dont presque toute la surface est couverte par de grands albums noirs de photographies. Il y en a quatorze en tout, et chacun porte au dos une étiquette avec le chiffre d'une année, de 1977 à 1990. Un de ces albums — 1987 — est ouvert sur les genoux de Paul.

Plan rapproché d'une des pages de l'album. Il y a sur la page six photos en noir et blanc représentant toutes la même scène : le coin de la 3^e Rue et de la 7^e Avenue à huit heures du matin. Dans l'angle supérieur droit de chaque photo se trouve une petite étiquette blanche avec une date : 9.8.87, 10.8.87, 11.8.87, etc. La main de Paul tourne la page ; on voit encore six photos semblables. Il tourne de nouveau la page : même chose. Et encore une fois : même chose.

PAUL (étonné). — C'est toutes les mêmes.

AUGGIE (*souriant avec fierté*). — C'est vrai. Plus de quatre mille photos du même endroit. Le coin de la 3^e Rue et de la 7^e Avenue à huit heures du matin. Quatre mille jours de suite par tous les temps. (*Un temps.*) C'est pour ça que je peux jamais prendre de vacances. Faut que je sois à mon poste chaque matin. Chaque matin au même endroit à la même heure.

PAUL (*embarrassé. Il tourne une page, puis une autre*). — Je n'ai jamais rien vu de pareil.

AUGGIE. — C'est mon grand projet. Comme qui dirait l'œuvre de ma vie.

PAUL (*il pose l'album et en prend un autre, le feuillette, et découvre encore la même chose. Il hoche la tête, déconcerté*). — Étonnant. (*S'efforçant d'être poli.*) Je ne suis pas sûr de bien comprendre. Je veux dire, comment avez-vous jamais eu l'idée d'entreprendre ce... ce projet ?

AUGGIE. — Je ne sais pas, ça m'est venu comme ça. C'est mon coin, après tout. Ce n'est qu'un tout petit bout de l'univers, mais il s'y passe des choses, autant que partout ailleurs. C'est la chronique de mon petit coin.

PAUL (*qui feuillette l'album sans cesser de hocher la tête*). — C'est un peu écrasant.

AUGGIE (*qui sourit toujours*). — Vous ne pigerez jamais à ce train-là, mon bon ami.

PAUL. — Que voulez-vous dire ?

AUGGIE. — Je veux dire que vous allez trop vite. C'est à peine si vous regardez les photos.

PAUL. — Mais elles sont toutes pareilles.

AUGGIE. — Elles sont toutes pareilles, mais chacune est différente de toutes les autres. Il y a des matins ensoleillés et des matins sombres, il y a la lumière de l'été et celle de l'automne. Il y a des jours de semaine et des week-ends. Il y a des gens avec des manteaux et des galoches¹, et des gens en short et en T-shirt. Parfois les mêmes personnes, parfois d'autres. Et quelquefois les autres deviennent les mêmes, et les

1. Galoche (familier) : vieille chaussure.

mêmes disparaissent. La Terre tourne autour du Soleil, et chaque jour la lumière du Soleil arrive sur Terre à un angle différent.

PAUL (*relevant la tête et regardant Auggie*). — Ralentir, hein ?

AUGGIE. — Ouais, c'est le conseil que je vous donne. Vous savez ce que c'est. Demain et demain et demain, le temps s'avance à pas menus.

Plan rapproché de l'album. L'une après l'autre, les photos occupent seules la totalité de l'écran. L'œuvre d'Auggie se déploie devant nous. Les images se succèdent : le même endroit à la même heure à différents moments de l'année. Plans rapprochés de visages dans les plans rapprochés. Les mêmes personnes apparaissent dans plusieurs photos, regardant parfois l'objectif, parfois non. Séries de ces visages. Finalement, on arrive à celui d'Ellen, la femme de Paul.

Gros plan du visage de Paul.

PAUL. — Bon Dieu, regardez. C'est Ellen.

La caméra prend du champ². Auggie est appuyé sur l'épaule de Paul. On voit le doigt de Paul pointé sur le visage d'Ellen.

AUGGIE. — Ouais. Elle est là. Elle est dans toute une série de cette année-là. Ça devait être le chemin de son boulot.

PAUL (*ému, au bord des larmes*). — C'est Ellen. Regardez-la. Regardez ma douce chérie.

Fermeture au noir.

*Smoke — Brooklyn Boogie, Paul AUSTER
© Actes Sud (Babel), 2005, p. 72-75.*

2. Prendre du champ : reculer, s'éloigner.